

# Loeiz Le Bras

## LE PAYS VANNETAIS EN HÉRITAGE

*Témoin précieux de la société vannetaise et de sa transformation depuis le milieu du 20<sup>e</sup> siècle, Loeiz Le Bras s'est attaché à recueillir, interpréter et transmettre le patrimoine oral de la région de Baud. Rencontre avec un passeur de mémoire passionné...*

**L**oeiz Le Bras n'a pas sa langue dans sa poche et ne fait pas les choses à moitié !

Quand il s'agit de parler de musique, de chanson et de patrimoine, il est toujours enthousiaste et souvent intarissable. Il évoque avec passion cet univers culturel dans lequel il a grandi et sur lequel il ne cesse de s'interroger. Il a ce double regard de l'enfant du pays (né à Baud en 1945) enraciné dans sa région qu'il n'a quittée que le temps de son service militaire, et en même temps celui de l'homme curieux d'en savoir davantage pour

comprendre et élargir sa vision du monde. La culture bretonne est chez lui autant une affaire d'héritage que de découverte et d'apprentissage. Il est de cette génération de la transition, ayant connu, petit, une société rurale où le breton et le chant étaient encore très présents, puis vu et vécu sa transformation.

### Une jeunesse à Baud

Dans ces années de basculement de l'immédiat après-guerre, Loeiz parle breton avec sa grand-mère mais français avec ses parents, là

où ses voisins de deux ou trois ans seulement plus vieux ont le breton comme seule langue à la maison. À la fanfare qu'il fréquente dans sa jeunesse, certains parlent breton, d'autres français, mais tout le monde comprend le breton. Le chant en breton est alors encore très présent dans les campagnes avec différents registres : à l'église, sous l'impulsion du clergé qui valorise des chansons plutôt récentes pour lutter contre les nouveautés françaises à la mode, et dans la sociabilité de voisinage où on entend un répertoire de tradition orale. Un double registre de chansons en français cohabite en parallèle, entre celles qui forment une part du répertoire traditionnel et les compositions modernes entendues à la radio.

Le chant le fascine. Tout petit, il apprend les textes en breton que sa sœur rapporte de la chorale et est impressionné par le répertoire de ses voisins. Avant tout, c'est la poésie, le phrasé, la mélodie, la beauté et les sonorités de la langue qui le marquent et auxquels il restera toujours sensible. Loeiz bénéficie de la loi Deixonne qui lui permet d'étudier le breton deux heures par semaine au collège et de présenter une épreuve en breton au BEPC : il en garde un goût pro-



■ Loeiz Le Bras intervenant lors d'une journée consacrée à la chanson de tradition orale à la Maison des arts de Baud Communauté en janvier 2012 (photo Myriam Jégat).



■ La fanfare de Baud au pardon de Notre-Dame-de-la-Clarté en Baud en 1961 ; on reconnaît Loeiz au dernier rang, à droite du troisième drapeau (photo coll. Loeiz Le Bras).

noncé pour la littérature, l'histoire et la culture bretonnes, autant qu'une aisance à écrire cette langue, qu'il entretient à la lecture des ouvrages d'histoire de Bretagne empruntés au presbytère (étant enfant de chœur, il a accès à la bibliothèque privée des prêtres). Après l'école, il travaille près de deux années à la ferme de ses parents, avant d'être engagé comme aide-magasinier à l'usine Magadur de Languidic, où il rencontre notamment Pierre Le Padellec et Alain Le Buhé.

Il a commencé l'apprentissage du pipeau à l'école, avant qu'une arrière-grand-tante de Saint-Barthélémy ne lui fasse don d'une bombarde qu'on dit avoir été fabriquée par son arrière-arrière-grand-père. La Kerlenn (bagad et cercle) de Baud, sous la houlette de Jude

Le Paboul, est très active dans les années 1950, mais le père de Loeiz préfère voir son fils jouer de la trompette et lui fait donc intégrer la fanfare dès l'âge de neuf ans. La fanfare joue alors chaque année pour les grandes fêtes patronales comme la Fête-Dieu ou le pardon de Notre-Dame-de-la-Clarté (alors que le bagad n'y est pas convié car certaines personnes trouvent déplacé de jouer du biniou lors d'une cérémonie religieuse). Comme il sait déjà jouer du pipeau, Loeiz apprend vite par lui-même la bombarde et s'entraîne en gardant les vaches – ses premières spectatrices, qui se rapprochent de lui pour écouter la musique ! –, au grand dam de ses parents qui s'inquiètent du son qui porte très loin et pourrait être entendu du voisinage.

Adolescent, il fréquente aussi le cercle celtique dont il apprécie les sorties plus festives qu'à la fanfare. Il y est danseur mais pas musicien, car la place est déjà occupée par d'autres sonneurs : ce n'est que lors du départ d'Henri Le Freillec pour le service militaire qu'il se met au biniou pour le remplacer, et apprend l'essentiel de son répertoire avec son premier compère Henri Le Hénanff. À la même époque, le curé de Baud lui demande de mener les chants à la messe de 11h le dimanche, en lui donnant liberté de choix des cantiques : Loeiz met trois cantiques en breton et un en français, il chante les couplets et l'assistance reprend les refrains. Mais c'est aussi l'époque où il commence à fréquenter les bals de nocés le samedi soir, ce qui



■ Loeiz Le Bras à la bombarde et Henri Le Freillec au biniou koz lors d'un éliminatoire pour le championnat de Bretagne des sonneurs au Cranne en Baud (photo coll. Loeiz Le Bras).

lui laisse une voix parfois éraillée pour chanter le dimanche matin ! Le curé lui ayant demandé de choisir entre les deux, il décide de continuer ses virées du samedi soir ; il a alors 18 ans.

### Sonneur et chanteur dans les années 1960

Au début des années 1960, peu de jeunes chantent et s'affichent comme bretonnants. Toutefois, la musique et la danse sont plus valorisées. Le cercle ayant cessé les sorties Kendalc'h par manque d'effectif féminin, Loeiz commence à participer aux premiers festoù-noz dans le Vannetais le dimanche : il y chante à danser et sonne avec Henri Le Freillec qui est de retour de l'armée (il est passé à la bombarde pour l'accompagner suite au mariage de Henri Le Hénanff). Sa première sortie publique est une kermesse pour le pardon de Saint-Donatien en Languidic en 1962, puis il participe à son premier élimina-

toire de concours l'année suivante. Le premier fest-noz organisé par le cercle celtique de Baud a lieu en mars 1964 et est un succès avec près de 300 entrées : on n'y voit pas beaucoup de jeunes gens à part les membres des cercles des environs, mais les habitants de Baud de 40 ans et plus sont bien présents. Il faut dire que les danses traditionnelles ne sont plus guère en vogue dans le pays de Pontivy-Baud et les moins de 50 ans savent rarement les danser correctement lors des noces, alors qu'elles sont restées beaucoup plus vivantes sur la côte.

C'est bientôt au tour de Loeiz de partir au service militaire. Ayant refusé en juin 1963 la proposition de Polig Monjarret d'intégrer le bagad de Lann-Bihoué car il ne veut pas passer pour un pistonné, il est envoyé l'été suivant à Cahors pour une formation radio, puis 10 mois en Algérie à partir de janvier 1965 à la base de Mers-el-Kébir, seul territoire du pays où les Français ont conservé une base militaire.

Comme il y a fait envoyer une vieille cornemuse récupérée au local du bagad, il en profite pour jouer, parfois même dans les rues de la ville, ce qui lui assure des coups à boire gratuits !

À son retour en France, il trouve d'abord un emploi à la DDASS de Rennes pendant un an et demi avant de revenir à Vannes en 1967. Il y travaillera dans une mutuelle d'assurances pendant 40 ans jusqu'à sa retraite. Il reprend la

bombarde en couple avec Henri Le Freillec. Avec son compère, Loeiz anime des banquets du troisième âge, repas de classe, fêtes de chasseurs, kermesses paroissiales et fêtes de quartier. Ils sonnent dans les noces pour animer la journée mais c'est un orchestre qui prend le relais le soir pour le bal. Tous ces rassemblements sont autant d'occasions au cours desquelles il entend de nombreuses chansons. Son goût pour le chant et son habileté à écrire en breton l'incitent à copier les paroles. La pratique vannetaise du chant en *filaj*, avec toute l'énergie et la puissance émotionnelle que confère la réponse collective, a aussi un autre intérêt bien pratique : la répétition de chaque phrase mélodique lui donne le temps de noter les mots sans se presser. Pendant les repas de noces, il peut ainsi tranquillement copier les paroles des chansons sur un coin de nappe... Il se rend aussi régulièrement au *Bouton d'argent*, un café de campagne de Mendon où

les anciens sont invités à chanter, en compagnie de Jude Le Paboul qui enregistre les rencontres. Robert Duplessy, technicien à l'ORTF et de ce fait en possession d'un excellent enregistreur Nagra, participe aussi à des séances d'enregistrement dans le giron du cercle celtique de Baud.

Loeiz sonne toujours du répertoire vannetais et a plaisir à voir les gens reconnaître et apprécier les mélodies et danses du pays. Le public des anciens n'est pas difficile à satisfaire et toujours demandeur pour entendre les airs du pays : on peut répéter des dizaines de fois le même air très simple de laridé sans lasser, la répétitivité participant même à renforcer la puissance de la musique. Il étoffe son répertoire avec des airs nouveaux appris auprès des anciens comme

René Le Sergent, et de son compère Henri Le Freillec. Tous deux avaient eux-mêmes appris auprès de Chim Le Danvic, de Quistinic, et de Noël Le Mouillour, de Languidic. C'est avec Henri Le Freillec qu'il participe pour la première fois au concours de Gourin en 1966 (il avait déjà été sélectionné en 1964 mais son départ à l'armée l'avait empêché de participer à la finale) : à défaut d'être primés, ils mettent tant d'animation dans les cafés qu'ils sont remarqués par un journaliste de *Ouest-France* et ont droit à une photo en première page de l'édition morbihannaise du journal le lendemain. Après avoir refusé une première proposition d'enregistrement de Georges Gagnic, créateur du label Arfolk, qui l'a repéré lors d'une fête à Pluméliau alors qu'il jouait avec Henri

Le Freillec, il sonne finalement en couple avec Jean-Claude Jégat pour un disque d'Arfolk, en échange d'un cachet de 150 F par personne et d'un bon repas dans un grand restaurant de Lorient.

## L'effervescence du tournant des années 1960-1970

Une véritable prise de conscience s'opère au début des années 1970 avec le phénomène Stivell. Loeiz entend Alan Stivell à Vannes sous un chapiteau réunissant des milliers de personnes de toutes les générations qui n'en croient pas leurs oreilles : voilà un chanteur qui ne fait pas polémique et qui chante des chansons en breton que le public connaît ! L'onde de choc

■ Le micro de Robert Duplessy a été installé au milieu de la salle de ce banquet à l'hôtel Le relais, à Baud en 1968, afin de mieux enregistrer chanteuses et chanteurs – ici, debout, Jo Mouriec, de Baud. On distingue, assis de face, de gauche à droite, d'autres interprètes comme Étienne Le Pallec ou Hélène Evano, dite Patakran (pateù kranù), puis Jean-Marie Le Priol, conseiller général, Loeiz Le Bras et Albert Boché, autre grand acteur culturel du pays (photo coll. Loeiz Le Bras).





■ Loeiz Le Bras et Denis Corfmat mènent le cortège de cette noce bretonne à Grand-Champ en 1971 (photo coll. Loeiz Le Bras).

est profonde. Dans la foulée sont créés des groupes locaux comme Dir ha Tan à Hennebont, dont le succès est aussi lié au fait qu'ils chantent « des chansons de chez nous ».

Le public des festoù-noz rajeunit et se « déruralise » à mesure que le côté passéiste associé à la culture bretonne disparaît : les danses traditionnelles ne sont plus réservées aux paysans et aux cercles celtiques, et les jeunes urbains aiment s'y retrouver. Correspondant local à *Ouest-France*, Loeiz fait une petite enquête sur ce phénomène en 1972 et interroge pour cela des groupes de jeunes de Colpo sur leurs motivations à aller en fest-noz plutôt qu'en boîte de nuit. La réponse est toujours la même : peu importe si on connaît ou non les pas de danse, on se sent en communauté. Le fest-noz, et avec lui les sonneurs et les groupes de musique, deviennent donc à la mode. La modernité touche aussi les concours de sonneurs où on arrête de jouer en costume traditionnel : 1968 est passé par là !

C'est à cette époque que Loeiz rencontre, dans les concours de sonneurs, Patrick Malrieu et d'autres pionniers du futur réseau de Dastum. Il est intrigué par ces Parisiens et autres jeunes gens non originaires de Bretagne, qui n'ont pas la même éducation ni le même parcours mais veulent défendre la culture bretonne. Leur projet de mise en place d'une grande association à l'échelle régionale lui paraît un peu fou et il décline d'abord la proposition de rejoindre Dastum : il ne voit pas comment il pourrait être utile, lui le « local » au milieu de gens venus d'ailleurs. Avec le recul, il reconnaît bien l'immense travail qui a été accompli par cette équipe et leur regard visionnaire, sans doute justement parce qu'ils venaient d'ailleurs. Mais à l'époque, le projet paraissait difficile à comprendre pour lui qui voyait les choses d'en bas, depuis son village, alors que Patrick Malrieu avait un regard extérieur lui permettant de réfléchir à une approche globale de la musique bretonne qui lui échappait complètement. Il rejoindra plus

tard l'association lorsqu'il aura mieux compris le projet. L'idée de mettre en commun des ressources sur la musique bretonne pour les rendre accessibles à tous l'intéresse cependant d'emblée et, très vite, il prête ses enregistrements pour qu'une copie soit déposée à Dastum. Cet esprit de partage et d'ouverture contraste, selon lui, avec d'autres expériences de collecte qui ont mobilisé

beaucoup d'habitants autour de Baud (comme les enquêtes de Donatien Laurent\*) mais dont les enregistrements sont longtemps restés inaccessibles et n'ont pas donné lieu à la publication d'ouvrages de référence à disposition des habitants sur la culture locale : l'espoir déçu suscité par de telles enquêtes a généré chez lui beaucoup d'amertume et de frustration.

Dans les années 1970, Loeiz continue à jouer dans les rassemblements locaux, festoù-noz (par exemple en soutien à la restauration de chapelles) et repas d'anciens. Installé à Grand-Champ en 1970 après son mariage, il sonne en couple avec d'autres joueurs de biniou, notamment Denis Corfmat, puis Francis Hubert et Alan Le Buhé.

## Aux origines de la collecte

Au moment de sa rencontre avec le réseau Dastum, Loeiz avait déjà commencé la collecte depuis un bon moment. En 1962, il commence son

premier cahier de chant, dans lequel il recopie les paroles qu'il entend autour de lui, ainsi que d'autres considérations en breton : copier le texte lui suffit pour se rappeler de l'air, puisqu'il ne lit pas la musique. Il note ainsi les chansons de son cousin, de sa mère (qui ne chantait jamais mais disposait pourtant d'un grand répertoire) ou celles qu'il entend lors des noces. Plus tard, en 1969, il fait l'acquisition d'un magnétophone, ce qui constitue à l'époque un investissement coûteux. Il va voir les personnes âgées qu'il connaît à Baud et les interroge sur leurs chansons. Cette démarche étonne beaucoup d'entre elles qui lui demandent à quoi à ça sert et s'il pense gagner de l'argent avec ça, mais elles sont en même temps

flattées qu'un jeune vienne parler en breton avec elles. Comme Loeiz connaît un breton riche et ancré dans le parler local, il est toujours bien reçu, car les personnes sont sensibles à la qualité de la langue. Dire que quelqu'un « parle bien » est alors un grand compliment, valable autant pour le jeune locuteur de breton qu'il est que pour un prêtre qui fait un sermon. Il lui est arrivé de revenir avec des néo-bretonnants pour voir des chanteurs qu'il avait enregistrés, mais ils n'avaient pas la même réaction enthousiaste et répondaient moins aux questions car ce n'était pas « leur » breton.

Son approche de la collecte n'a jamais obéi à des règles strictes ni à une logique systématique. Il rencontre les gens au gré des occa-

sions, parfois un peu au hasard : quand il entend une personne qui chante bien, il retourne la voir pour l'enregistrer. Lors de ces échanges, il apprécie bien sûr d'entendre le texte et la mélodie du chant, mais est aussi très sensible à ce que ressent la personne quand elle chante. Il a souvent demandé à ceux qu'il interrogeait leur définition de ce qu'est un « bon chanteur ». Après un moment de perplexité sans savoir quoi répondre à cette question difficile, on lui parle tout de même de critères qui reviennent souvent : le bon chanteur a une belle voix mais est aussi un bon animateur, qui a du charisme et qui sait chanter la bonne chanson au bon moment.

Parmi ses premières expériences d'enregistrements, Loeiz se souvient

■ Lors d'une édition du concours du pardon de Sainte-Brigitte à Pluvigner au tout début des années 1970, Loeiz Le Bras sonne avec un compère (possiblement Pierre Bédacarats), sous l'œil attentif, notamment, de Guigner Le Hénanff, grand acteur de la culture bretonne du pays, assis tout à côté sur une échelle (photo coll. Dastum).



que lors d'un concours de sonneurs organisé avec Yvon Palamour à Languidic, il y avait tant de bons chanteurs au banquet des organisateurs qu'il avait préféré ne pas sonner pour leur laisser la place. Il avait fait des enregistrements ce soir-là (dont l'un a été repris ensuite pour un CD de Dastum) et avait été impressionné par la vitalité du chant dans cette commune très rurale qui avait gardé la langue et les traditions plus longtemps qu'à Baud : les jeunes de son âge parlaient breton entre eux sans que ça paraisse « plouc », les gens chantaient spontanément avec un répertoire particulier et, encore aujourd'hui, Languidic conserve une place un peu particulière dans le Vannetais avec toujours un espace pour le chant et la langue bretonne, notamment autour du groupe Ruzerion Traoué.

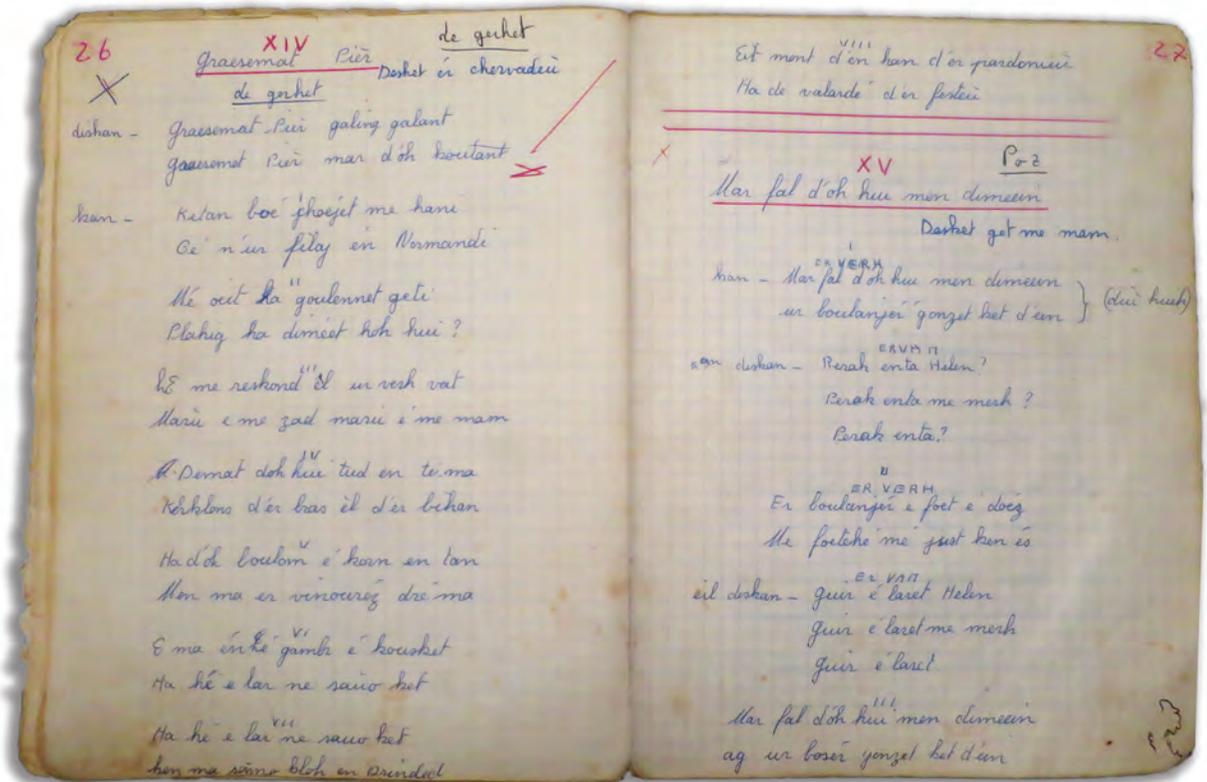
## Collecte de chants et radio en langue bretonne

Les quatre années au cours desquelles Loeiz a animé une chronique en breton sur Radio Armorique, entre 1978 et 1982, ont été un bon prétexte pour aller enregistrer des chansons. Chaque jour, il a cinq minutes d'antenne au cours desquelles il traduit en breton les principales informations quotidiennes. Mais comme *La Liberté du Morbihan* paraît le soir, il n'a pas de nouvelles fraîches pour la chronique du lundi et décide de consacrer ce créneau hebdomadaire à faire entendre une chanson. Il va donc souvent courir les chemins le dimanche après-midi pour enregistrer une chanson nouvelle qu'il présente le lendemain à la radio. Parfois, lorsqu'il revient le

dimanche soir sans avoir trouvé ce qu'il veut, il se retrouve sans rien pour le programme du lendemain : il lui est alors arrivé de chanter lui-même à la radio en faisant passer son enregistrement pour celui d'un chanteur imaginaire de Saint-Barthélémy, Louis-Vincent Le Hen...

Le magnétophone ne suscite pas d'opposition chez les gens qu'il rencontre, mais parfois de la curiosité. Une fois, au Bodo, en Melrand, alors qu'il était revenu voir un chanteur enregistré quelques jours auparavant, la famille était réunie et avait demandé à entendre l'enregistrement. Loeiz avait repassé la bande et tous avaient écouté avec beaucoup d'émotion. Parmi d'autres moments marquants de ses collectes, il se souvient de sa rencontre avec Louise Vally, qui tenait un café à Melrand où les

■ Quelques pages du cahier de chansons de Loeiz Le Bras, avec ici, en page de droite, la chanson « Mar fal d'oh men dimeein », qu'il tient de sa mère (photo Éva Guillorel).



■ Dans ces quelques images issues du film documentaire *Dastum*. Un abadenn keniget get Alain Bienvenu (prod. FR3 Bretagne Pays de Loire © INA), on retrouve Loeiz Le Bras en séance de collectage en 1980. Il se trouve ici en pays Pourlet, successivement auprès de Jean-Marie Breiniel accompagné de son épouse, et de Mari Harnay.

chasseurs se donnaient rendez-vous. Elle organisait régulièrement des bals au-dessus du café, au grenier. Loeiz était venu spécialement l'enregistrer un dimanche pour son émission de radio du lendemain. Pour faire taire l'assemblée nombreuse des clients du café, il avait dû payer une tournée générale et les chasseurs, qui ignoraient que Louise chantait, avaient été stupéfaits d'entendre une si belle voix. Parmi un très riche répertoire, Louise Vally chantait la complainte de Geneviève de Brabant, mais elle se mettait à pleurer au bout de trois ou quatre couplets et avait du mal à aller plus loin : ce n'est pas seulement l'histoire qui était émouvante, mais la façon de la dire, pleine de poésie, bien que la langue soit empreinte de mots français ; c'est pour cela que les gens aimaient ces grandes complaintes religieuses qui circulaient sur feuilles volantes et dans l'oralité.

Loeiz a continué à collecter après la fin de ses émissions de radio lorsque des occasions se présentaient. Il a aussi servi d'intermédiaire pour des personnes extérieures souhaitant faire des enregistrements. Un jour, il avait conduit Robert Duplessy à Moréac pour enregistrer des anciens et avait repéré une dame qui chantait très bien. Lorsqu'il était allé la



revoir un plus tard, elle lui avait dit qu'elle n'avait jamais chanté en public avant cette rencontre, qu'elle ne chantait pas en présence de son mari mais seulement en trayant les vaches. Les kermesses, fêtes de campagnes et repas des anciens sont pour Loeiz des lieux privilégiés pour rencontrer des chanteurs,

même s'il a manqué parfois de belles occasions d'enregistrement faute d'avoir un magnétophone avec lui, comme cette fête au Bodo, en Melrand, où M<sup>me</sup> Le Houédec lui a chanté l'intégralité de la complainte de Mauricette Jaffrédo, sur le meurtre de cette jeune fille, survenu à Melrand au 18<sup>e</sup> siècle.



■ De gauche à droite, Yann Bertrand, alors président de Dastum, Patrick Malrieu et Loeiz Le Bras, qui trinque ici en chanson en l'honneur de Patrick à l'issue de sa soutenance de thèse, fêtée dans les locaux de Dastum à Rennes en avril 1998 (photo coll. Loeiz Le Bras).

## Chanter, comprendre et transmettre

La culture bretonne se transforme et la pratique du chant aussi, Loeiz en est bien conscient. Quand il était jeune, il fréquentait les veillées de chants organisées par le cercle celtique de Baud, jusqu'à ce que celles-ci cessent progressivement. Toutefois, dans les années 1990, Dastum Bro Ereg relance les veillées, et plus particulièrement à Languidic. Le breton a toujours évolué lui aussi, et les enregistrements sont d'autant plus importants qu'ils permettent de garder la trace des sonorités de la langue, ce qui est selon lui le plus précieux. Loeiz se souvient d'être allé à Paris pour transférer le son d'un 78 tours sur CD pour la famille Herrieu à Lanester. En faisant écouter l'enregistrement aux descendants, le fils

ainé avait réagi en disant : « Ce n'est pas mon père, mon père ne roulait pas les r », mais il les roulait bel et bien quand il chantait sur l'enregistrement !

La curiosité de Loeiz pour la culture bretonne l'a toujours poussé à vouloir apprendre et comprendre, en s'intéressant à la linguistique, à l'histoire, à la littérature et au patrimoine. Il s'est attelé à la traduction d'écrits anciens en breton vannetais, comme ce manuscrit peu connu de « Buhé Sant Loeis » rédigé en breton vannetais au début des années 1820 et conservé à Londres, ou l'intégralité du bulletin paroissial de Grand-Champ, *Klob bras Grégam*, dans les premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle. Il a aussi traduit de nombreuses paroles de chansons enregistrées sur le terrain, convaincu que l'enjeu de la transmission de la culture orale

vannetaise passe aussi par la traduction d'une langue que de moins en moins de gens comprennent.

La transmission orale, Loeiz l'a également pratiquée très tôt avec les jeunes générations, entre autres avec le sonneur Jeff Le Gouarin ou les chanteuses Ghislaine Le Guillant et Nolùen Le Buhé.

Il s'est par ailleurs beaucoup investi, toujours à titre bénévole, dans les activités et productions de Dastum, en siégeant au conseil d'administration de Dastum à Rennes et surtout en travaillant plus localement avec Dastum Bro Ereg. Fondée en 1993 à l'initiative de Sophie Le Hunsec, Dastum Bro Ereg et ses nombreux membres actifs ont en effet multiplié les événements autour des traditions orales du pays vannetais bretonnant à travers de nombreuses initiatives : *filaj*, stages de chant, conférences,

fêtes annuelles de l'association, comprenant un fest-noz interactif en collaboration avec Radio Bro Gwened. Ils se sont aussi beaucoup impliqués, autour de Pierre Le Padellec, dans l'organisation de concours du Kan ar Bobl ou encore avec des productions mettant en valeur le chant et la collecte (comme le CD *Filaj e Langidig* en 1998). Dans ce cadre, Loeiz a entre autres travaillé à l'édition des manuscrits de collecte de Jean-Louis Larboulette, d'Augustin Guillevic, de Jean-Mathurin Cadic et de Mathurin Buléon : ce travail collectif de longue haleine a été réalisé aux côtés de Sophie Le Hunsec, Gwen Duchez, Myriam Guillevic et Dédé Le Meut, avec le soutien de Patrick Malrieu puis des Archives départementales du Morbihan. Vives et

passionnées, voire enflammées, furent les discussions entre Loeiz et Patrick quant au choix orthographique de l'écriture des chants (*gwenedeg pe peurunvan* : vannetais ou/et breton unifié ?), mais ce sans altérer aucunement leur grande amitié, empreinte d'une pudique admiration réciproque.

Aujourd'hui chanteur de référence pour sa connaissance et son interprétation du répertoire de la région de Baud, régulièrement sollicité pour participer à des jurys de concours, il s'implique toujours activement pour valoriser la transmission de ce patrimoine oral, en particulier dans le cadre de présentations publiques sur la tradition vannetaise ou d'ateliers de chant qu'il conduit depuis environ vingt-cinq ans à Grand-Champ. On n'a

pas fini d'apprendre et de mieux comprendre la culture vannetaise et le patrimoine oral de Bretagne au contact de Loeiz Le Bras...

*Propos mis en forme à partir d'entretiens réalisés par Éva Guilloré*

*Un grand merci à André Le Meut ainsi qu'à Alan Le Buhé*

*\* Ces fonds sont aujourd'hui mis à disposition de tous : le dépôt des fonds sonores de Donatien Laurent à Dastum a été effectué dans les années 2000 en étroite collaboration avec le Musée des arts et traditions populaires, puis avec le Centre de recherche bretonne et celtique et Donatien Laurent lui-même qui, selon son souhait, en a complété la documentation, avec l'aide de Laurent Bigot. Ce travail conjoint, financé par la Région Bretagne, a permis une mise en ligne des fonds sur Dastumedia à partir de 2015.*

■ Loeiz Le Bras et Alan Le Buhé sonnont à l'occasion de la cérémonie festive célébrant le retour sur l'île de Groix, en juin 2018, du chercheur allemand Elmar Ternes, plus de cinquante ans après que celui-ci y a effectué des collectages linguistiques qui ont permis de sauvegarder une précieuse trace de la langue groisillonne (photo Myriam Jégat).

